

L'une des ses mains, placée sur la poitrine de son mari, venait de constater un mouvement léger de ce corps qu'elle croyait privé de vie.

En même temps Jean Rosier, qui commençait à reprendre ses sens, demanda d'une voix très-faible :

— Pourquoi pleures-tu ?

Le cri de joie que poussa Périne en attendant parler son mari, fut une réponse éloquent à cette question. Jean Rosier la comprit, et il poursuivit aussitôt :

— Tu me croyais mort, n'est-ce pas ?

— Oui... c'est vrai... balbutia la jeune femme, tu ne parlais plus, tu ne respirais plus, et ton corps était devenu toute froid.

— Je m'étais évanoui comme une femelle ! s'écria le saltimbanque. Et, tonnerre, il y avait de quoi ! une barre de fer rouge traversant ma chair ne m'aurait pas fait tant de mal !

— Mon Dieu... mon Dieu... reprit Périne avec une inquiétude renaissante, qu'as-tu donc ?

— J'ai ce qui pouvait m'arriver de pis, puisque je ne me tuais pas sur le coup, répéta le saltimbanque.

— Tu me fais frissonner ! Qu'est-ce donc ?

— La cuisse cassée au-dessus du genou.

Périne poussa un cri d'angoisse.

— La cuisse cassée ! répéta-t-elle.

— Mon Dieu, oui... ni plus ni moins.

— Mais, on peut en mourir ?

— Parfaitement bien, surtout quand la fracture n'est pas soignée tout de suite.

— Que faire ? que faire ?

— Il n'y a pas deux parties à prendre. Si nous restons là en face l'un de l'autre, nous ne nous en tirerons jamais, et mon affaire est claire comme le jour. Vas donc au plus proche village, et tâche de trouver des âmes charitables, des gens de bonne volonté, qui veuillent bien prendre soin de moi et me venir chercher ici.

— L'abandonner ! te laisser seul !

— Bah ! ce ne sera pas pour longtemps.

— Je n'en aurai jamais le courage.

— Aimes-tu mieux, faute de secours, me voir crever dans ce fossé comme un chien ?

Jean Rosier s'interrompit, et deux ou trois jurons s'échappèrent de ses lèvres.

— Ah ! que je souffre ! cria-t-il ensuite, les damnés ne souffrent pas tant dans l'enfer ! Va vite, Périne ! ne perds pas une minute, pas une seconde, car je deviendrais fou, s'il me fallait endurer longtemps ces tortures !

— Oui, oui, j'y vais... répondit la jeune femme dont la tête s'égarait, patience et courage, Jean ! espère ! Je laisse Georgette à côté de toi, et je vais t'amener du secours. Dans un instant je reviendrai, je te le promets, et je ne serai pas seule.

Tout en disant ce qui précède, Périne avait gravi rapidement le talus, du haut duquel nous avons vu dégringoler la carrel.

Une fois sur la route, par conséquent sur le plateau, elle s'orienta de son mieux et, au lieu de retourner en arrière, dans la direction de Rixviller, elle se mit à marcher rapidement en avant.

Son inspiration était bonne, car à peine avait-elle parcouru

un espace de deux ou trois cents pas, qu'elle se trouva à l'extrémité d'une muraille couronnée de grands arbres, qui sans aucun doute devait servir de clôture au parc d'une habitation.

Périne continua, et elle atteignit bientôt une grille d'apparence aristocratique, derrière laquelle une double ligne de grands marronniers indiquaient une avenue et formaient une voûte épaisse de branchages.

À l'extrémité de cette voûte (sorte de grandiose tunnel végétal, les clartés tombant des étoiles permettaient d'entrevoir en partie la façade blanche d'un bâtiment percé de fenêtres nombreuses.

Une lueur assez vive brillait derrière les vitres de l'une de ces fenêtres, et semblait annoncer qu'une personne au moins veillait encore dans l'habitation.

Périne se dit aussitôt qu'il lui fallait à tout prix attirer l'attention de cette personne. Mais de quelle façon s'y prendre ?

Elle essaya d'ouvrir la grille ; une lourde serrure la fermait solidement, il lui fut impossible même de l'ébranler.

Enfin elle découvrit une chaîne de fer pendant le long de l'un des pilastres. Elle la saisit et l'agita de toutes ses forces ; une cloche résonna dans le jointain et les aboiements furieux d'un chien répondirent à ce bruit qui troublait le silence de la nuit.

— On doit m'entendre... on va venir ! pensait Périne en continuant à secouer la chaîne et à mettre la cloche en branle.

Effectivement, au bout de quelques minutes, les aboiements du chien se rapprochèrent et les sonorités d'un pas lourd retentirent sous la voûte de verdure de l'avenue.

Alors la forme rustique d'un jardinier sommairement vêtu surgit confusément dans l'obscurité.

De la main droite ce jardinier tenait un fusil double, plus grand que lui, et de la gauche il maintenait, non sans peine, à l'aide d'une corde passée dans son collier, un énorme chien de berger.

Arrivée à dix ou quinze pas de la grille, l'homme s'arrêta, et d'une voix assez mal assurée, il formula cette manière de sommation :

— Je fais à savoir au malfaiteur nocturne qui se permet de jeter la perturbation dans les alentours en carillonnant à une heure indue à la grille du parc, que s'il est animé des intentions les plus innocentes, il ait à s'en justifier présentement. Faute de quoi je lui déclare que je vais faire feu sur lui de mon fusil, qui est à deux coups, et qu'ensuite je lâcherai le chien, qui est très-méchant. Une fois, deux fois, trois fois, répondez ! qui que vous êtes ?

VI.—Secours.

— Je suis une femme, s'écria Périne, une pauvre femme bien malheureuse.

Rassuré par cette déclaration, et surtout par l'organe évidemment féminin de son interlocutrice, l'homme au fusil double se rapprocha de la grille et regarda son interlocutrice à travers les barreaux.

— Une femme, répéta-t-il après un instant d'examen, une personne du sexe. C'est, ma foi, vrai.

Puis, changeant de ton, il ajouta :

— Mais ce n'est point une raison pour se permettre de caril-